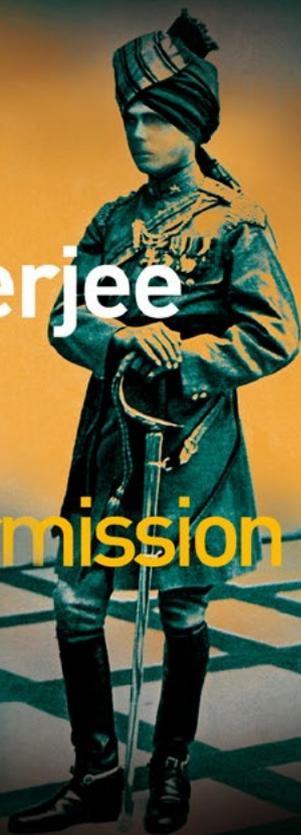


Abir Mukherjee

avec la permission
de Gandhi



LIANA LEVI



si Indien so British



Décembre 1921, le Raj tremble. Un certain Gandhi prône la désobéissance civile et des foules de manifestants pacifiques mais déterminés s'apprêtent à envahir les rues de Calcutta. Comment éviter que l'élégant prince de Galles, en visite officielle, ne soit témoin de la révolte qui gronde ? C'est à cette situation inédite que la police impériale est appelée à se mesurer alors que dans la région des meurtres inexplicables se multiplient. Le capitaine Wyndham et le sergent Banerjee n'ont pas peur de se battre sur plusieurs fronts, mais pour Wyndham se rajoute une lutte serrée contre une addiction à l'opium de plus en plus envahissante. Tandis que Banerjee se donne un mal de chien pour concilier l'inconciliable : sa sympathie pour les courants indépendantistes et son appartenance à la police du colonisateur honni. Malgré leur pugnacité, l'issue de tous ces combats est loin d'être acquise.

Dans la dangereuse moiteur de l'Inde coloniale

ABIR MUKHERJEE, né dans une famille d'immigrés indiens, a grandi dans l'ouest de l'Écosse. Il a choisi de situer sa série policière durant les années 1920, moment où l'emprise britannique sur l'Inde commence à être mise en discussion. Après *L'Attaque du Calcutta-Darjeeling* (Prix Le Point du polar européen 2020) et *Les Princes de Sambalpur*, *Avec la permission de Gandhi* est le troisième titre de cette série au succès grandissant.

« C'est la description saisissante de Calcutta qui rend ce roman si captivant. »
The Guardian

« On se délecte de la première à la dernière page. Tout simplement brillant. »
Daily Express

Abir Mukherjee

Avec la permission
de Gandhi

*Traduit de l'anglais
par Fanchita Gonzalez Battle*



Liana Levi

Les mots suivis d'un astérisque sont définis dans le glossaire
en fin de volume.

*À Maman,
en espérant que ceci me fasse pardonner de ne pas être médecin*

*N'oublie pas que tu es né en sacrifice
sur l'autel de la patrie.*
Swami Vivekananda

21 décembre 1921

1

Un cadavre dans un funérarium n'a rien d'inhabituel. Il est rare en revanche d'en voir un y entrer par ses propres moyens. Cette énigme mérite d'être savourée, mais le temps me manque, attendu que je suis en train de courir pour sauver ma peau.

Un coup de feu retentit et une balle passe près de moi sans rien atteindre de plus menaçant que du linge qui sèche sur un toit. Mes poursuivants – des collègues de la Force de Police impériale – tirent à l'aveugle dans la nuit. Cela ne veut pas dire qu'ils ne pourraient pas avoir plus de chance avec leur prochaine rafale, et même si je n'ai pas peur de la mort, *atteint d'une balle dans le dos en tentant de s'enfuir* n'est pas exactement l'épithète que je souhaite sur ma tombe.

Alors je cours, embrumé d'opium, sur les toits de Chinatown endormi, je glisse sur les tuiles disjointes qui vont s'écraser sur le sol et je me hisse d'un toit à l'autre avant de me réfugier enfin dans un espace minuscule sous le rebord d'un mur bas entre deux bâtiments.

Les policiers se rapprochent et j'essaie de calmer ma respiration tandis qu'ils s'interpellent dans l'obscurité qui avale leurs voix. Ils se sont apparemment séparés et sont peut-être à une certaine distance l'un de l'autre. Tant mieux. Ils avancent donc sans plus de repères que moi, et pour le moment le mieux que j'ai à faire est de rester immobile et silencieux.

Ma capture mènerait à des questions plutôt embarrassantes auxquelles je préfère ne pas devoir répondre sur ce

que je faisais à Tangra au milieu de la nuit, puant l’opium et couvert du sang de quelqu’un d’autre. Reste aussi la question secondaire de la lame en forme de faucille que je tiens à la main. Sa présence serait aussi difficile à expliquer.

Ma sueur et le sang se sont évaporés et je frissonne. Décembre est froid, du moins selon les critères de Calcutta.

Des bribes de conversation me parviennent. On dirait que le cœur n’y est pas. Je ne peux pas le reprocher aux policiers. Ils ont autant de chances de dégingoler d’un toit que de trébucher contre moi ; et compte tenu des événements de ces derniers mois je doute que leur moral soit au beau fixe. À quoi bon risquer de se casser le cou en poursuivant des ombres si personne ne doit les en remercier ? Je veux qu’ils fassent demi-tour, mais ils s’obstinent à frapper dans le noir avec la crosse de leur fusil ou leur *lathi*^{*1} comme des aveugles qui traversent une rue.

La présence rythmique se rapproche. J’envisage les choix se présentent, du moins je le ferais s’il en existait un. Fuir est hors de question – le type est armé et paraît si proche à présent que même dans le noir il n’aurait guère de difficulté à me tirer dessus. Me battre contre lui est voué à l’échec. J’ai la lame, mais je peux difficilement m’en servir contre un collègue, et de toute façon, avec trois autres policiers à proximité, mes chances de les éviter se ratatinent plus vite qu’un coquelicot au crépuscule.

Le son des coups change et le mince béton au-dessus de ma tête sonne creux. L’homme doit se trouver directement au-dessus de moi. Il remarque lui aussi le changement de son et s’arrête. Il frappe le rebord avec son fusil et saute à terre. Je ferme les yeux en attente de l’inévitable, mais une voix s’élève. Une voix que je reconnais.

« C’est bon, les gars. Ça suffit. On rentre. »

1. Les mots suivis d’un astérisque sont définis dans le glossaire en fin de volume.

Les bottes se tournent en direction du commandement, et s'immobilisent pendant des secondes interminables. Elles s'éloignent enfin et je respire, puis je me passe la main sur le visage. Elle est encore poisseuse de sang.

Les voix s'estompent et les toits retrouvent le silence. Les minutes passent et de la rue montent des cris – en anglais, en bengali, en chinois – dans un bruit de camions qui démarrent. Je reste là où je suis, frissonnant dans ma minuscule cachette, à essayer de comprendre ce qui s'est passé.

La nuit a commencé tout à fait normalement, bien que *normal* soit un terme communément jugé relatif. En tout cas, elle ne paraissait pas différente des autres nuits où j'ai visité une des fumeries d'opium qui parsèment Chinatown. De chez moi dans Premchand Boral Street, j'ai suivi un itinéraire compliqué vers Tangra au sud, et je suis entré dans un lieu de perdition où j'étais sûr de ne pas être revenu depuis un mois au moins. Il est situé au sous-sol d'une série de bâtiments délabrés; on y accède par un escalier aux murs suintants, à l'arrière d'un funérarium qui pue le formol et la proximité de la mort. C'est une de mes fumeries préférées, non pas pour la qualité de l'opium, qui y est aussi mauvais que n'importe où en ville – un quart d'opium pour trois quarts de Dieu sait quoi – mais à cause de l'aura légèrement macabre que dégage l'endroit. L'opium de Calcutta est meilleur quand on le fume dix pieds au-dessous d'une demi-douzaine de morts.

Je suis arrivé un peu après minuit et le portier a paru surpris de me voir. Je ne lui en ai pas voulu, encore que ce ne sont pas mes tremblements qui l'ont troublé – il voit beaucoup d'habitues dans le même état. C'était la couleur de ma peau. Il y a un an, voir un Anglais à Tangra n'aurait pas été aussi surprenant, mais il s'est

passé beaucoup de choses au cours des douze derniers mois. Désormais, avec la police tout le long de la frontière méticuleusement entretenue de White Town, il est rare de voir des *sahibs** dans Calcutta après le coucher du soleil. Heureusement, dans cette partie de la ville, le commerce l'emporte encore sur les questions de race et de politique ; l'éventail de billets que je serrais dans ma main m'a fait admettre sans difficultés.

La première bouffée de la première pipe a été une délivrance. Avec la deuxième, les tremblements ont cessé, et avec la troisième mes nerfs se sont détendus. J'en ai demandé une quatrième. Si les trois premières répondaient à une nécessité médicale, la dernière serait pour le plaisir, en me mettant sur la voie de ce que les Bengalis appellent *nirbon* – nirvana. Ma tête reposait sur un oreiller de porcelaine blanche et un voile de velours a enveloppé mes sens. C'est alors que les ennuis ont commencé.

Venus de l'autre bout du monde des bruits ont retenti, désordonnés, inexplicables, de plus en plus forts. J'ai serré les paupières pour m'en défendre jusqu'à ce qu'une femme, une de celles qui roulent l'opium et préparent les pipes, me secoue comme une poupée de chiffon.

« Sahib ! Vous devez partir maintenant ! »

J'ai ouvert les yeux et son visage abondamment poudré a flotté avant de devenir net.

« Vous devez partir, sahib. Descente de police ! »

Ses lèvres étaient couleur de sang, et pendant quelques secondes elles ont davantage retenu mon attention que tout ce qu'elle pouvait dire. C'est le bruit de meubles effondrés et de porcelaine brisée sur le sol quelque part à proximité qui a commencé à rompre le charme. Ce bruit et la gifle magistrale qu'elle m'a donnée.

« Sahib. »

J'ai secoué la tête sous une seconde gifle.

« Police ici, sahib ! »

Les mots ont pris un sens. J'ai essayé de me redresser sur mes pattes de veau nouveau-né. Elle a saisi mon bras pour m'entraîner vers un couloir sombre au bout de la pièce, loin du vacarme qui approchait.

Elle s'est arrêtée sur le seuil et a fait un geste de la main. « Allez, sahib. Escalier au bout. Monter pour sortir. »

Je me suis retourné pour la regarder. Guère plus qu'une gamine. Je lui ai demandé : « Comment tu t'appelles ? »

– Pas le temps, sahib, a-t-elle répondu en se retournant vers la pièce. Partez. Maintenant ! »

J'ai obéi et j'ai titubé dans l'obscurité, tout en l'entendant derrière moi tenter de réveiller un autre habitué d'un oubli temporaire. J'ai avancé à tâtons le long d'un mur suintant d'humidité, le sol de pierre était glissant et l'air fétide, chargé d'une odeur ammoniaquée de vieille urine. Tout au bout une lumière bleue éclairait un étroit escalier affaissé. Avec une sensation de vertige je me suis dirigé vers lui. Des bruits ont résonné dans le couloir derrière moi : des ordres criés en anglais. Puis un cri de femme.

Je ne me suis pas retourné.

J'ai préféré continuer d'avancer en tanguant vers l'escalier et j'ai levé la tête. La sortie était fermée par une trappe sur le palier mansardé, un peu de lumière filtrait entre elle et le plancher. En me hissant marche après marche j'ai atteint le sommet, j'ai poussé la trappe et j'ai juré quand elle a refusé de bouger. J'ai été submergé par une vague de terreur qui m'a fait frissonner. En essuyant la sueur qui m'entraînait dans les yeux j'ai essayé de me concentrer sur l'aspect de la trappe. Aucun signe de loquet, du moins pas de ce côté. J'ai pris une grande respiration et j'ai essayé de nouveau, cette fois en y mettant mon épaule. Elle s'est soulevée quelque peu puis est retombée lourdement. Il y avait quelque chose dessus. Quelque chose de pesant. Derrière moi les voix approchaient. J'ai rassemblé ce qui me restait de forces. Elle a cédé d'un coup et j'ai été emporté par mon

élan dans une pièce en ruines privée d'une moitié de toit, exposée à la lumière de la lune. J'ai atterri pesamment sur le sol, dans une flaque de quelque chose d'humide. Je me suis redressé pour vite refermer la trappe et j'ai cherché le poids qui avait pesé dessus. Bizarrement, il n'y avait rien à proximité. À l'exception d'un cadavre.

Je l'ai regardé. Sans en être choqué, ni rien d'autre, d'ailleurs. La morphine neutralise les sens, et j'en avais probablement assez dans mes veines pour calmer un éléphant. C'était un homme, ou ce qu'il en restait. Chinois, à en juger ses pommettes. Le reste de sa figure était en vrac. On lui avait arraché les yeux qui étaient posés par terre à côté de lui, et il avait une vieille cicatrice à gauche qui courait du haut du front à la mâchoire. Et puis, petit détail, il avait un couteau planté dans la poitrine.

Des caisses telles que celles qui servent au transport du thé s'entassaient près d'un mur, leurs coins métalliques luisant sous la lumière bleue. Je suis allé vers elles en trébuchant et j'ai essayé de faire tomber celle du haut sur le sol. Quel qu'ait été son contenu elle pesait une demi-tonne. J'ai pourtant réussi à la déplacer peu à peu jusqu'à ce qu'elle déborde sur celle de dessous, et la loi de la pesanteur a fait le reste; elle a atterri avec un bruit sourd; le bois a craqué sur une des faces mais heureusement il est resté intact. En calant mes pieds contre le mur j'ai poussé la caisse jusqu'au-dessus de la trappe en espérant avoir gagné un peu de temps. J'ai regardé l'homme mort couché sur le dos avec le couteau sortant de son sternum comme le levier d'une machine à sous. J'ai supposé qu'il était mort. Tant mieux. Pour moi, sinon pour lui. Puis j'ai entendu sa respiration – faible, irrégulière et gargouillante – et j'ai poussé un juron. Le temps que je perdais à m'occuper de lui diminuait le peu de chance que j'avais de fuir. À en juger d'après la quantité de sang sur le sol il était déjà condamné et je ne pouvais pas grand-chose,

alors que la crème de la police de Calcutta faisait une descente. Expliquer exactement ce que je faisais couvert du sang d'un Chinois grièvement blessé n'était pas une perspective réjouissante. En outre, les Chinois ont leur loi à eux. Ce qu'ils se font ne me regarde pas.

Tout de même...

J'ai respiré un bon coup et j'ai rampé vers lui. En m'assurant de ne pas toucher le couteau j'ai déboutonné sa chemise, j'ai pris un mouchoir dans sa poche de pantalon et j'ai essuyé le sang sur sa poitrine. J'ai considéré qu'il avait deux blessures : celle dans laquelle était planté le couteau et une autre, presque identique, du côté droit de sa poitrine, mais il en avait peut-être d'autres. Dans la semi-obscurité et dans l'état où j'étais, il aurait pu lui manquer un bras sans que je le remarque.

Il a tenté de remuer.

Je lui ai demandé : « Qui a fait ça ? »

Il a tourné la tête vers moi et a essayé de parler, mais il n'a produit qu'un gargouillis sanguinolent.

« Votre poumon est perforé. Essayez de ne pas bouger. »

Sage conseil. Il aurait dû le suivre. Mais il a attrapé le couteau et l'a retiré. J'aurais dû l'en empêcher. Le couteau est tombé par terre. J'ai attrapé le mouchoir que j'ai appuyé sur la blessure pour essayer d'arrêter une faible hémorragie, en sachant que c'était inutile. Quand on a vu la vie quitter autant d'hommes que moi, on sent ces choses-là, et en quelques secondes c'était fini. J'ai approché mon oreille de sa bouche en guettant un souffle, mais il n'y avait plus rien.

Derrière moi, quelqu'un essayait d'ouvrir la trappe. Instinctivement j'ai ramassé le couteau et je me suis retourné. J'entendais des voix dans l'escalier en dessous. Il devait y avoir au moins deux hommes qui poussaient, mais la caisse était efficace et la trappe remuait à peine. Je doutais cependant qu'ils renoncent.

J'ai cherché un moyen de fuir. Il y avait deux portes. J'en ai choisi une que j'ai franchie en courant pour me retrouver dans une cour dont trois murs étaient ceux de bâtiments de deux ou trois étages. Le quatrième était celui d'un rez-de-chaussée et il était surmonté de tessons de bouteilles. Il avait au centre une porte en bois dont j'ai supposé qu'elle donnait sur une ruelle. J'allais l'ouvrir, mais je me suis arrêté. C'était une descente de police, il y avait probablement une demi-douzaine d'hommes de l'autre côté prêts à coincer quiconque essayait de fuir.

J'ai préféré monter un escalier de pierre qui conduisait le long d'un des murs jusqu'au toit. Un des policiers avait dû me repérer d'une fenêtre car quelques instants plus tard une porte s'est brutalement ouverte et j'ai entendu des tirs de sommation.

J'ai décliné la proposition en prenant mes jambes à mon cou, réconforté de savoir que cette nuit-là j'avais pris au moins une bonne décision.

J'ai repensé au Chinois mort et à la descente elle-même. En fait, il n'aurait pas dû y en avoir. Avec la ville au bord de l'anarchie et une vague de démissions parmi le personnel indigène, le manque de moyens en hommes devenait critique. La police ne pouvait pas se permettre des fantaisies telles que des descentes dans des fumeries d'opium.

En outre elle n'était pas prévue. J'en étais certain. Je le savais parce que j'ai l'habitude de passer aux Mœurs les jours où j'envisage un voyage à Chinatown. Je me suis même lié d'amitié avec le directeur, un homme du nom de Callaghan dont j'ai entendu la voix quand il a rappelé ses hommes. Je lui ai très souvent offert un verre, toujours pour savoir quand lui et ses hommes projetaient une excursion nocturne. Les soirs où une descente était prévue, il était généralement trop occupé pour bavarder, et l'atmosphère du service était électrique. J'y avais fait un saut dans la journée et l'endroit

était endormi, Callaghan lui-même était plus que bien disposé à mon égard.

Et pourtant j'étais là, à me cacher de lui et d'un plein camion de ses hommes.

2

J'ai attendu.

Vingt minutes, qui m'ont paru plus longues ; jusqu'à ce que les voix et les bruits cessent. Finalement mon esprit a commencé à s'éclaircir et je me suis relevé lentement. Retourner voir le mort était hors de question. Callaghan et ses sbires étaient peut-être partis mais ils avaient sûrement laissé des hommes pour sécuriser les lieux, très probablement des agents malchanceux du poste de police le plus proche. Je ne les enviais pas. Plus d'un agent indigène s'est fait trancher la gorge dans le noir à Tangra.

Non, la première chose à faire était de me débarrasser du couteau. Je ne savais toujours pas pourquoi je l'avais récupéré. Certainement pas pour conserver une pièce à conviction. Il portait sans doute les empreintes digitales des agresseurs, mais désormais les miennes s'y trouvaient aussi. C'était peut-être à cause de sa forme : une lame plus courbée qu'incurvée, longue de dix ou onze pouces, comme en portaient les régiments de *Gurkhas** pendant la guerre, mais avec un manche recouvert de cuir noir, incrusté d'un petit dragon d'argent.

La chose intelligente à faire aurait été de le jeter dans le Hooghly. Mais le fleuve était à plusieurs miles. J'étais couvert de sang et je n'irais pas loin dans cet état. Il fallait que je me change. Je me suis mis à parcourir les toits jusqu'à ce que je trouve ce que je cherchais. Un moment plus tard j'examinais les articles alignés sur une corde à linge, telle une femme au foyer choisissant des vêtements

au Chukerbuttery's Fine Clothing Emporium de Bow Bazaar. Les hindous sont des maniaques de la propreté rituelle, non seulement de leur corps mais aussi de leurs vêtements. Ce souci semble avoir contaminé tous les autres résidents non blancs, et quelle que soit l'heure la moitié de Black Town paraît envahie de cordes à linge pleines. J'ai choisi une chemise et j'ai enveloppé le couteau dans la mienne. Celle de la corde à linge était vieille, décolorée et trop petite d'une taille, mais je l'ai boutonnée tant bien que mal et j'ai remonté les manches. Pour compléter ma tenue j'ai volé un châle noir, je m'en suis couvert la tête et les épaules comme une vieille femme et j'ai continué mon exploration des toits jusqu'à ce que je trouve un endroit assez bas pour pouvoir sauter dans la rue. De là je me suis dirigé vers le nord et le Canal circulaire où j'ai lesté le couteau et ma chemise avec une brique et déposé le tout dans les eaux noires tel un hindou dévot qui fait une offrande aux dieux. Puis je suis parti vers l'ouest en m'arrêtant à une pompe pour me laver les mains et le visage avant de continuer sur un mile environ jusqu'à la station de calèches à la gare de Sealdah.

Je n'avais qu'une idée en tête: découvrir pourquoi cette descente avait eu lieu. Ce ne pouvait pas être une coïncidence qu'un homme ait été tué au cours d'une descente impromptue de la brigade des mœurs, la première depuis des mois dans une fumerie d'opium, précisément au moment où je m'y trouvais.

L'horloge de College Square indiquait trois heures et demie, et peu après j'étais de retour à Premchand Boral Street. J'étais en avance. Le plus souvent il était au moins quatre heures quand je rentrais de Tangra. J'en aurais ri s'il n'y avait pas eu l'homme que j'avais laissé là-bas par terre, mort.

J'ai monté péniblement l'escalier de chez moi et j'ai glissé la clef dans la serrure. L'appartement était plongé

dans le noir. J'ai quand même dû marcher avec précaution. Je partage mon logement avec un jeune collègue, Sat Banerjee, et il a le sommeil léger. Sat n'est pas son vrai prénom qui signifie apparemment la vérité des dieux. Comme les noms de nombreux rois dont je me souvenais de mes cours d'histoire, je suis incapable de le prononcer correctement, et il en est de même pour la plupart de mes collègues anglais à Lal Bazar. Un ancien l'a rebaptisé Sat. Cet homme est mort à présent, mais le prénom est resté.

Naturellement, il connaît ma dépendance à l'opium. Nous n'en avons jamais discuté, mais ce garçon n'est pas un imbécile, et au début il exprimait son inquiétude sans aucune pression par des questions vagues sur ma santé, avec toujours le genre de regard déçu qu'une mère adresse à son fils quand il rentre le soir après une bagarre. Cela n'a rien changé et désormais il a renoncé aux questions, bien que les regards subsistent de temps en temps.

Problème plus délicat: notre domestique, Sandesh. Lui aussi habite ici, et il dort généralement sur un tapis sous la table de la salle à manger. Il est censé dormir dans la cuisine, mais il prétend qu'elle est trop grande et que les hauts plafonds lui donnent des insomnies. D'ordinaire, je ne crains pas de le réveiller, car même s'il se soucie d'où je vais le soir, il est assez conscient de sa position pour ne jamais exprimer d'opinion sur le sujet. Cependant, me voir habillé comme une femme de pêcheur espagnole risquerait d'ébranler sa monumentale indifférence.

J'ai marché sur la pointe des pieds à ma chambre et je m'y suis enfermé. La lumière d'un croissant de lune se répandait par la fenêtre ouverte et recouvrait les meubles comme un voile. L'obscurité représentait une protection et je me suis passé de lampe pour enlever le châle, tirer de ma poche de pantalon un paquet de Capstan froissé

et une boîte d'allumettes. J'ai pris une cigarette, je l'ai allumée en tremblant et j'ai tiré une longue et profonde bouffée.

Dans un coin il y a mon *almirah*^{*}, cette armoire à vêtements présente dans la plupart des chambres de Calcutta. Avec une glace à l'intérieur d'une des deux portes, ce meuble n'a rien de remarquable si ce n'est un compartiment en acier muni d'une clef qui en occupe le quart et qui contient les quelques objets de valeur que je possède, ainsi que plusieurs autres plus discutables. J'ai posé ma cigarette dans le vieux cendrier d'étain sur la table, j'ai enlevé la chemise empruntée et le châle et je les ai mis en boule dans le compartiment que j'ai refermé à clef. C'était le meilleur endroit pour eux en attendant que je puisse les brûler. Une fois ces pièces à conviction cachées je me suis effondré sur le lit et je me suis couvert le visage de mes mains. La cigarette s'est consumée.

22 décembre 1921

3

La tasse de thé sur la table de nuit est complètement froide. Comme à son habitude, Sandesh l'a probablement déposée là il y a plusieurs heures. Je m'extrahis de la moustiquaire, je prends la tasse et je jette le contenu par la fenêtre, attendant le splash satisfaisant quand il atteint le béton de la cour.

C'est probablement ce qui se rapproche le plus d'une célébration de fête. Noël à Calcutta est une drôle d'affaire. Tandis que les indigènes gèlent, il n'est jamais assez glacial pour quelqu'un qui a grandi dans les vrais hivers anglais, et même si les chanteurs de cantiques des églises locales avec leurs *hosannas* et *alléluias* font de leur mieux pour vous rappeler la joie de la venue de notre Sauveur, Noël

parmi les palmiers au lieu d'épicéas et de pins de Norvège ce n'est pas du tout pareil.

Pourtant, je me suis attaché à cette ville. Peut-être parce qu'à sa façon Calcutta est aussi mal partie que moi et fonctionne tout aussi mal : une ville construite en plein marais fétide du Bengale, peuplée d'inadaptés qui se battent pour survivre.

Quand j'ai fini de faire ma toilette, de m'habiller, et que j'arrive à la table de la salle à manger, Sat est parti depuis longtemps. Il a toujours été lève-tôt, mais ces derniers temps j'ai la vague impression qu'il évite de me parler. Sandesh entre sans un mot et dépose le petit déjeuner devant moi, accompagné de l'*Englishman* d'aujourd'hui. D'après les plis de la première page, Sat l'a déjà parcouru. Je le mets de côté et j'entame une omelette tiède, généreusement parsemée de piments verts hachés. J'ai peu d'appétit ces jours-ci et, grâce aux fantaisies de M. Gandhi, encore moins envie de lire la presse. Le pays est une pouidrière et cela depuis que le Mahatma, comme aiment à l'appeler ses disciples, a appelé les Indiens à se dresser dans une frénésie de non-coopération pacifique et leur a promis que s'ils le faisaient il leur apporterait l'indépendance avant la fin de l'année.

Les Indiens sont avides de mysticisme, et naturellement, la vue de cet homme avec son petit *dhoti** suffit à les convaincre de le faire. Des millions d'entre eux – pas seulement les révolutionnaires de salon de Bombay, Calcutta et Delhi, mais les gens ordinaires, les fermiers, les paysans et les ouvriers de dix mille villes et villages sur toute la surface du pays – ont répondu à ses appels à boycotter les produits anglais, quitter les services publics et d'une manière générale mettre une sacrée pagaille. Il faut reconnaître au petit homme d'avoir fait du parti du Congrès, réunion d'avocats inutiles, un mouvement populaire. Capter les masses, tel a été le coup de maître

du Mahatma. Il leur a dit qu'elles comptaient et elles le révèrent pour cela.

Les Bengalis de Calcutta, toujours prêts à faire un doigt d'honneur aux Anglais, ont pris l'initiative de mener la charge, non qu'il y ait grand-chose à charger, attendu que le *modus operandi* préféré du Mahatma consiste à s'asseoir par terre et refuser de bouger. De plus, c'est un moyen de protestation qui paraît fait sur mesure pour la psychologie bengali qui a une prédisposition pour causer un maximum d'ennuis avec un minimum d'effort. Ils ont la grève dans le sang, au point qu'il est permis de penser que beaucoup ne se présentent à leur poste que pour pouvoir faire grève ensuite.

Il n'y a pas si longtemps, notre ville était la capitale de l'Inde britannique. Si nous espérions que déplacer le centre du pouvoir à Delhi pouvait diminuer la capacité de la population indigène de Calcutta de provoquer des désordres nous nous trompons grossièrement. Elle a réagi à l'appel du Mahatma avec son zèle habituel. Les étudiants ont déserté les universités et les écoles, les fonctionnaires ont démissionné et il y a eu des piquets de grève devant les instances gouvernementales. Le plus inquiétant ce sont les démissions dans les rangs de la police. Au début elles ont été sporadiques – quelques indigènes ont rendu leur insigne par principe peu après l'appel de Gandhi – mais par la suite, avec les arrestations et les incarcérations massives des protestataires et sous la pression croissante de familles et de communautés, leur nombre a augmenté régulièrement.

La situation en ville n'a cessé de s'aggraver. On aurait pu penser que la loi et l'ordre se renforceraient puisque l'accent était mis sur la protestation pacifique, mais le Mahatma a déclenché des forces qu'il ne contrôle pas. Tous ceux que ses paroles ont enflammés ne semblent pas tenir autant que lui à la non-violence. À mesure que

passent les mois les passions montent et il y a ici et là des agressions contre les Blancs, les Anglo-Indiens, les chrétiens, les Parsis, les Chinois et à peu près quiconque est soupçonné de ne pas rêver d'une Inde indépendante.

Les effectifs de la police impériale sont insuffisants pour protéger tout le monde, même si nous le voulions. Car là réside notre vilain secret. En effet, quel que soit le pouvoir en place les agressions sont les bienvenues. Tout ce qui ternit la sainte aura du Mahatma est positif et les violences commises par ses disciples fournissent le prétexte idéal à la répression. Le plan peut avoir un sens sur le papier ; le vice-roi et sa coterie à Delhi semblent l'approuver, mais ils pourraient aussi bien se trouver à Londres ou sur la lune tant ils sont éloignés des réalités de nos rues. Avec des esprits échauffés et des prisons pleines à craquer, une telle répression paraît moins raisonnable à Calcutta.

Le bruit court que le vice-roi, jamais d'une fermeté exemplaire, était en faveur d'un compromis, mais plusieurs télégrammes sévères de Downing Street, et certainement quelques gins secs ont stimulé sa résolution et il n'a finalement rien cédé aux revendications indigènes. Il reste à peine dix jours avant la fin de l'année que s'est fixée Gandhi, et compte tenu du relâchement de la discipline chez ses plus ardents défenseurs on espère en haut lieu que si nous pouvons tenir encore une quinzaine de jours tout le mouvement de protestation pacifique s'écroulera peut-être et la crédibilité du Mahatma avec lui.

Mais nous avons appris ensuite que le gouvernement de Sa Majesté à Londres, dans sa grande sagesse, a décidé que le moyen de resserrer les liens de l'Empire est de nous envoyer Son Altesse royale le prince Edward, prince de Galles, pour une visite royale d'un mois. L'effet, bien entendu, a été électrique, moins il est vrai sur les loyaux sujets britanniques de la ville que sur les indigènes. Soudain les protestations qui s'étaient

calmées ont éclaté avec une vigueur nouvelle à l'appel du parti du Congrès à un boycott total de cette visite.

Le prince est arrivé à Bombay il y a quelques semaines et il a été reçu par des fanfares et une émeute en règle. Calcutta, de son côté, est restée résolument paisible en attendant sa visite. Ce qui a provoqué dans certains secteurs une angoisse proche de la panique parce que cette paix n'était pas assurée par les braves représentants de la police impériale, ni de l'armée d'ailleurs, mais par les membres vêtus de kaki de la force des Volontaires du Congrès de Gandhi. Jeunes, fervents, idéalistes, ils étaient chargés par le Mahatma de veiller à ce que la protestation non-violente le reste; et pourtant les voir diriger la foule comme une milice d'autodéfense me donne des frissons dans le dos. 1921 s'est révélée une grande année pour les foules en uniforme. En Italie, les chemises noires de Mussolini se renforcent et les brunes de leurs frères allemands sont sources de violences. Nos Volontaires du Congrès maison professent peut-être la non-violence, mais je me méfie de toute organisation civile qui éprouve le besoin d'attifer ses membres d'uniformes quasi militaires, y compris les scouts.

Les Volontaires ont été chargés par le Congrès de faire appliquer la consigne de grève générale de Gandhi – fermeture totale de tous les magasins, entreprises et administrations civiles – pour protester contre la visite du prince. Au même moment, le vice-roi nous a ordonné d'arrêter quiconque cherche à compromettre les opérations efficaces du gouvernement. Chacun sait qu'il va y avoir une épreuve de force, et au quartier général de la police à Lal Bazar on se prépare à affronter le pire.

Quant au prince, il poursuit gaiement son voyage à travers le pays et son arrivée à Calcutta est prévue dans trois jours, le matin de Noël, ni plus ni moins.

Nous n'aurions pas pu offrir à M. Gandhi un plus beau cadeau.

Sandesh entre et dépose une nouvelle tasse de thé sur la table. Je la bois et ne veux plus penser à la politique. À la place, mon esprit retourne à la nuit dernière. Si je m'en suis sorti c'est par hasard, davantage grâce à la capacité de décision d'une jeune Chinoise qu'à mes propres capacités. Je le ressens encore comme un rêve, et certains souvenirs ne sont peut-être que cela, des créations de mon subconscient provoquées par l'opium. On les appelle des rêves de pipe, mais le cadavre, lui, était bien réel. De cela je suis sûr.

Le mort était probablement un fantassin d'un des gangs de l'opium en lutte permanente pour le contrôle de Chinatown : très probablement le Green Gang ou le Red Gang. Après tout, ce sont les plus gros acteurs du marché de l'opium chinois. Tous les deux sont basés à Shanghai, et Calcutta, porte d'entrée de leur drogue, est un bien précieux pour lequel ils sont prêts à verser le sang. Nous sommes parvenus à contenir leur querelle par le passé, mais aujourd'hui, avec le manque d'hommes, d'autres sujets sont devenus prioritaires, et les gangs en ont aussitôt profité pour se disputer le droit de remplir le vide que nous avons laissé.

Quant à l'identité de l'homme ce sera à quelqu'un dans mon service de la découvrir, du moins techniquement. Légalement nous avons le devoir d'enquêter sur tous les meurtres perpétrés dans notre juridiction. En pratique, toutefois, si la victime n'est pas un Blanc ou, ce qu'à Dieu ne plaise, un indigène important, l'enquête initiale est souvent superficielle, un exercice de remplissage de formulaires avant que l'affaire ne soit confiée à un commissariat local et oubliée.

Je me demande quand même sur le bureau de qui cette affaire va atterrir. Il y a même une chance que ce soit sur le mien, par hasard ou à dessein ; je ne suis pas précisément débordé en ce moment. Et si cela n'arrive pas je m'assurerai, et comment, de surveiller toute enquête sur l'affaire,

non par crainte qu'elle mène à moi – une fois mes vêtements brûlés rien ne me relie à la scène du crime – mais parce que toute cette histoire m'a bouleversé.

Je finis mon thé et je sors. Comme toujours, Calcutta assaille les sens: un cocktail de couleurs primaires, des odeurs fortes et la cacophonie de la vie dans une ville d'un million d'habitants entassés dans un espace trop réduit pour un dixième de ce nombre.

À dix heures et demie je suis à mon bureau de Lal Bazar. Dernièrement, mon assiduité n'est pas exemplaire, mais pas au point de m'attirer des commentaires – pas directs du moins. Il est vrai que Sat a fait des allusions sibyllines à des remarques qu'il a entendues mais je n'étais pas sûr de ce qu'il voulait dire. Quand il s'agit de fournir des informations il lui arrive d'être aussi opaque dans ses formulations que l'oracle de Delphes. De toute façon, l'opinion de mes collègues ne m'atteint pas. Seule compte celle d'un homme qui semble-t-il veut me voir. D'urgence.

Je me calme, je quitte mon bureau, je prends Sat au passage et je monte au dernier étage au bureau de lord Taggart, le chef de la police du Bengale.

« C. R. Das. Que savez-vous de lui? »

Ce n'est pas la question à laquelle je m'attendais. Je suis assis dans le bureau de lord Taggart, face à sa table, Sat à côté de moi.

« Pardon? »

Le chef de la police secoue la tête. Il a l'air fatigué. Actuellement tous les policiers de Calcutta le sont.

« Voyons, Sam, vous devez connaître ce nom. À moins que vous n'ayez dormi toute l'année dernière? »

Évidemment je connais ce nom. Comme tout le monde en Inde.

« Le fauteur de troubles en chef de Gandhi au Bengale. Sa photo est dans les journaux presque tous les jours. »

Ma réponse ne semble guère l'apaiser.

« C'est tout ? La somme de vos connaissances sur ma plus grosse épine dans le pied ? »

– J'ai tendance à ne pas me mêler de politique, monsieur. Mais si vous soupçonnez M. Das d'avoir tué quelqu'un, je ferai en sorte de me rapprocher de lui. »

Taggart m'adresse un regard soupçonneux. Notre collaboration date de la guerre. C'est pourquoi il m'accorde une plus grande marge de liberté qu'à la plupart des autres, mais il y a une limite à sa tolérance.

Il ne relève pas mon commentaire et se tourne vers Sat. « Le sergent Banerjee pourra peut-être vous aider ? »

On dirait qu'il a du mal à rester assis. Il a souvent de la difficulté à ne pas montrer ce qu'il sait et je m'attends presque à ce qu'il lève le doigt comme un écolier enthousiaste.

« Chitta-Ranjan Das, répond-il. Avocat à la Haute Cour et réputé être un des meilleurs juristes de l'Inde. Membre du mouvement pour l'autodétermination, il s'est fait connaître il y a une quinzaine d'années quand il a défendu le poète Aurobindo Ghose dans l'affaire de la bombe d'Alipore alors qu'aucun autre avocat n'était prêt à s'en charger. Das a obtenu son acquittement. Il est devenu l'un des avocats les plus réputés de Calcutta. Comme l'a mentionné le capitaine, il est aujourd'hui le premier lieutenant de Gandhi au Bengale, chargé d'organiser le mouvement de non-coopération et les Volontaires du Congrès dans toute la province. Les gens l'aiment. Tout comme pour le Mahatma, ils lui ont donné un titre honorifique, ils l'appellent le Deshbandhu, ce qui signifie "ami de la nation". »

– Oui, répond lord Taggart avec aigreur. Eh bien il n'est pas de nos amis, et ses sacrés Volontaires pas davantage. »

Sat me fait passer pour un incapable. Je lui lance un regard signifant la même chose et il me répond par un simple haussement d'épaules.

Taggart s'adresse maintenant à moi. « Comme vous le savez, Sam, Son Altesse royale le prince de Galles doit arriver dimanche, et Delhi comme Londres tiennent à ce que sa visite dans notre belle ville soit un succès. »

Le prince a quelque chose d'une star de cinéma américaine. C'est peut-être son charme, ou l'assurance naturelle qui vient de la conscience d'être né pour diriger un sixième du globe, ou peut-être n'est-ce dû qu'à ses costumes bien coupés et très chers, mais quoi qu'il en soit, les foules s'attroupent autour de lui dans le monde entier pour profiter du reflet de sa gloire, et le gouvernement britannique est heureux de miser là-dessus en l'envoyant en visites de bonne volonté dans tous les coins de l'Empire.

Mais Calcutta n'est pas Cape Town et je me demande si les mandarins de Londres ou de Delhi savent quelle tâche difficile ce serait pour le prince d'être utile ici. Si c'est la tranquillité que vous recherchez, Calcutta est un aussi bon choix que la seconde bataille de la Marne. Je l'ai rencontré une fois, le prince Edward Albert Saxe-Cobourg Windsor, ou quel que soit son nom, dans les tranchées en 1916. À l'époque, comme maintenant, ils l'avaient envoyé pour nous remonter le moral. J'ai eu du mal à comprendre que la poignée de main d'un prince qui ne connaîtrait jamais les horreurs de la guerre puisse remonter le moral d'hommes dont l'existence consistait essentiellement à attendre la balle qui leur était destinée. Il n'était guère plus qu'un gamin en ce temps-là. Je me souviens de son visage lisse et de l'uniforme qui paraissait trop grand pour lui d'une taille. Mais il ne manquait pas de courage. On racontait qu'il s'était porté volontaire l'année précédente pour aller au front mais que le roi et le gouvernement avaient aussitôt exclu cette éventualité.

« Dans ce but, poursuit Taggart, le vice-roi a décidé de décréter les Volontaires du Congrès organisation interdite, et ce n'est pas trop tôt. La mesure entrera en vigueur dès

demain. Et c'est là que vous intervenez, Sam. Je veux que vous en informiez Das personnellement. Dites-lui de considérer cela comme un avertissement honnête. Quant au prince, j'espère vraiment qu'il n'aura pas envie de s'attarder dans notre belle ville. Il paraît qu'il trouve les Indiens assez odieux et qu'il ne souhaite qu'une chose, retourner dans les bras de sa maîtresse à Londres. Cependant nous ne devons sous aucun prétexte permettre qu'un quelconque incident soit une gêne pour Son Altesse royale ou le gouvernement de Sa Majesté.

– Et vous pensez que Das organise un *incident*?

– Je suis sûr que c'est précisément ce qu'il est en train de faire. Vous devez découvrir exactement de quoi il s'agit, et le convaincre de s'abstenir. »

Je me risque à suggérer: « Nous pourrions simplement l'arrêter. » Cette solution me paraît évidente, en admettant que nous sachions où le mettre.

Taggart secoue la tête. « C'est ce qu'il veut. Si nous l'arrêtons pour sédition, nous en faisons un martyr et aussitôt dix mille personnes se rallieront à sa cause. En outre, la presse londonienne et étrangère va être présente pour couvrir la visite du prince. Le vice-roi tient à ce que nous évitions toute réaction d'opposition. La grève générale est une chose – je peux vivre avec des images de rues désertes – mais une foule en colère qui manifeste contre l'arrestation du fils le plus aimé du Bengale en est une tout autre.

– Je ne suis pas sûr de comprendre ce que vous attendez de nous, monsieur. La question est en tout cas du ressort de nos amis de la Section H du renseignement militaire. À moins qu'ils n'aient renoncé à écraser la sédition politique ?

– Je doute qu'ils y aient renoncé, Sam. Il est plus vraisemblable qu'ils ne savent pas quoi faire. Quelques centaines de terroristes lanceurs de bombes ne sont rien à côté d'un mouvement national de masse conduit par

un saint dont la stratégie consiste à vous sourire avant d'ordonner à ses disciples de s'asseoir, bloquer les rues et faire semblant de prier, ce en quoi ils sont passés maîtres. Et pour être honnête, je ne peux pas dire que je sois surpris. Toute cette affaire est sacrément déloyale. Je crains que nous n'ayons besoin de plus que ce rouleau compresseur de Section H. C'est pourquoi vous entrez en scène, Sam. Vous avez passé du temps à la Branche spéciale de Londres à infiltrer les nationalistes irlandais.

– C'était il y a longtemps, avant la guerre. Et de toute façon, suivre un Irlandais dans Londres n'a rien à voir avec la filature d'un Indien à Calcutta. D'ailleurs, je suis de la mauvaise couleur pour infiltrer quoi que ce soit par ici, excepté le bar du Bengal Club. Comment suis-je censé m'approcher de Das ?

– Ne soyez pas obtus, Sam, soupire-t-il. Je ne vous demande pas d'infiltrer son fichu cercle intime. Ce que je veux c'est que vous le rencontriez, que vous lui transmettiez l'ultimatum du vice-roi et le mettiez en garde. Ensuite que vous me communiquiez votre jugement sur l'individu. Vous avez déjà eu affaire à ce genre d'hommes. Vous savez comment leur esprit fonctionne. Essayez de savoir ce qu'il prépare.

– Et pourquoi me dirait-il quoi que ce soit ? »

Taggart sourit. « Parce que je sais que notre M. Das est un ami proche de la famille du sergent Banerjee ici présent. »



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Titre original: *Smoke and Ashes*

Copyright © Abir Mukherjee 2018

First published as *Smoke and Ashes* by Harvill Secker,
an imprint of Vintage. Vintage is part of the Penguin Random House
group of companies.

© 2022, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture: D. Hoch

Photo: © Lebrecht/Alamy

Cette édition électronique du livre *Avec la permission de Gandhi* de Abir Mukherjee
a été réalisée en décembre 2021 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-0495-2)

ISBN ePDF: 979-10-349-0497-6